

chaussées d'une paire de bottes de domestique, à retroussai jaunes, dont Alvez lui avait fait don quelque vingt années auparavant. Que l'on ajoute à la main gauche du roi une grande canne à pomme argentée, à sa main droite un chasse-mouche à poignée enchâssée de perles, au-dessus de sa tête l'un de ces vieux parapluies rapiécés qui semblent avoir été taillés dans la culotte d'Arlequin, enfin à son cou et sur son nez de monarque la loupe et la paire de lunettes qui avaient fait tant défaut au cousin Bénédicte et qui avaient été volées dans la poche de Bat, et on aura le portrait ressemblant de cette Majesté nègre, qui faisait trembler le pays dans un périmètre de cent milles.

Moini Loungga, par cela même qu'il occupait un trône, prétendait avoir une origine céleste, et ceux de ses sujets qui en auraient douté, il les eût envoyés s'en assurer dans l'autre monde. Il disait n'être astreint à aucun des besoins terrestres, étant d'essence divine. S'il mangeait, c'est qu'il le voulait bien ; s'il buvait, c'est que cela lui faisait plaisir. Il était impossible, d'ailleurs, de boire davantage. Ses ministres, ses fonctionnaires, d'incorables ivrognes, eussent passé auprès de lui pour des gens sobres. C'était une Majesté alcoolisée au dernier chef et incensamment inbibée de bière forte, de pombé et surtout d'un certain trois-six, dont Alvez le fournissait à profusion.

Ce Moini Loungga comptait dans son harem des épouses de tout âge et de tout ordre. La plupart l'accompagnaient pendant cette visite au lakoni. Moïna, la première en date, celle qu'on appelait la reine, était une mégère de quarante ans, de sang royal, comme ses collègues. Elle portait une sorte de tartan à vives couleurs, une jupe d'herbe, brodée de perles, des colliers partout où l'on peut en mettre, une chevelure étagée, qui faisait un énorme cadre à sa petite tête, enfin, un monstre. D'autres épouses, qui étaient ou les cousines ou les sœurs du roi, moins richement vêtues, mais plus jeunes, marchaient derrière elle, prêtes à remplir, sur un signe du maître, leur emploi de meubles humains. Ces malheureuses ne sont vraiment pas autre chose. Le roi veut-il s'asseoir, deux de ces femmes se courbent sur le sol et lui servent de sièges, pendant que ses pieds reposent sur d'autres corps de femmes, comme un tapis d'ébène !

A la suite de Moini Loungga venaient encore ses fonctionnaires, ses capitaines et ses magiciens. Ce que l'on remarquait tout d'abord, c'est qu'à ces sauvages, qui titubaient comme leur maître, il manquait une partie quelconque du corps, à l'un l'oreille, à l'autre un œil, à celui-ci le nez, à celui-là la main. Pas un n'était au complet. Cela tient à ce qu'on n'applique que deux sortes de châtiments à Kazondé, la mutilation ou la mort, le tout au caprice du roi. Pour la moindre faute une amputation quelconque, et les plus punis sont ceux qu'on essorille, puisqu'ils ne peuvent plus porter d'anneaux aux oreilles !

Les capitaines des "kilolos," gouverneurs de districts, héréditaires ou nommés pour quatre ans, étaient coiffés de bonnets de peau de zèbre, et avaient pour tout uniforme des gilets rouges. Leur main brandissait de longues cannes de rotang, enduites à un bout de drogues magiques.

Quant aux soldats, ils avaient pour armes offensives et défensives des arcs dont le bois, enroulé de la corde de recharge, était orné de franges, des lances larges et longues, des boucliers en bois de palmier, décorés d'arabesques. Pour ce qui est de l'uniforme proprement dit, il ne coûtait absolument rien au trésor de Sa Majesté. Enfin, le cortège du roi comprenait en dernier lieu les magiciens de la cour et les instrumentistes.

Les sorciers, les "nganngas" sont les médecins du pays. Ces sauvages ajoutent une foi absolue aux services divinatoires, aux incantations, aux fétiches, figures d'argile tachetées de blanc et de rouge, représentant des animaux fantastiques ou des figures d'hommes et de femmes taillées en plein bois. Du reste, ces magiciens n'étaient pas moins mutilés que les autres courtisans, et sans doute le monarque les payait ainsi des cures qui ne réussissaient pas.

Les instrumentistes, hommes ou femmes, faisaient crier d'aigres crécelles, résonner de bruyants tambours, ou frémir sous des baguettes terminées par une boule en caoutchouc des "marimebas," sortes de tympanons formés de deux rangées de gourdes de dimensions variées, — le tout très-assourdisant pour quiconque ne possède pas une paire d'oreilles africaines.

Au-dessus de cette foule qui composait le cortège royal se balançaient quelques drapeaux et fanions, puis, au haut des piques, les quelques crânes blanchis des chefs rivaux que Moini Loungga avait vaincus.

Lorsque le roi eut quitté son palanquin, des acclamations éclatèrent de toutes parts. Les soldats des caravanes déchargèrent leurs vieux fusils, dont les molles détonations ne dominaient guère les vociférations de la foule. Les havildars, après s'être frottés leur noir museau d'une poudre de cinabre qu'ils portaient dans un sac, se prosternèrent. Puis ALVEZ, s'AVANÇANT À SON TOUR, remit au roi une provision de tabac frais, — "l'herbe apaisante," comme on l'appelle dans le pays. Et il avait grand besoin d'être apaisé, Moini Loungga, car il était, on ne sait pourquoi, de fort méchante humeur.

En même temps qu'Alvez, Coimbra, Ibn Hamis et les traitants arabes ou métis vinrent faire leur cour au puissant souverain de Kazondé. "Marhaba," disaient les Arabes, ce qui est le mot de bienvenue dans leur langue de l'Afrique centrale ; d'autres battaient des mains et se courbaient jusqu'au sol ; quelques-

uns se barbouillaient de vase et prodiguaient à cette hideuse Majesté des marques de la dernière servilité.

Moini Loungga regardait à peine tout ce monde et marchait en écartant les jambes, comme si le sol eût eu des mouvements des roulis et de tangage. Il se promena ainsi, ou plutôt il roula au milieu des lots d'esclaves, et si les traitants avaient à craindre qu'il n'eût fantaisie de s'adjuger quelques-uns des prisonniers, ceux-ci ne redoutaient pas moins de tomber au pouvoir d'une pareille brute.

Negoro n'avait pas un instant quitté Alvez, et, en sa compagnie, il présentait ses hommages au roi. Tous deux causaient en langage indigène, si toutefois ce mot "causer" peut se dire d'une conversation à laquelle Moini Loungga ne prenait part que par des monosyllabes, qui trouvaient à peine passage entre ses lèvres avinées. Et encore ne demandait-il à son ami Alvez que de renouveler sa provision d'eau-de-vie, que d'importantes libations venaient d'épuiser.

— Le roi Loungga est le bienvenu au marché de Kazondé ! disait le traitant.

— J'ai soif, répondait le monarque.

— Il aura sa part dans les affaires du grand lakoni, ajoutait Alvez.

— A boire, répliquait Moini Loungga.

— Mon ami Negoro est heureux de revoir le roi de Kazondé après une si longue absence.

— A boire ! répétait l'ivrogne, dont toute la personne dégageait une révoltante odeur d'alcool.

— Eh bien, du pombé, de l'hydromel ! s'écria Antonio-José Alvez, en homme qui savait bien où Moini Loungga voulait en venir.

— Non !... non !... répondit le roi... L'eau-de-vie de mon ami Alvez, et je lui donnerai pour chaque goutte de son eau de feu...

— Une goutte de sang d'un blanc ! s'écria Negoro, après avoir fait à Alvez un signe que celui-ci comprit et approuva.

— Un blanc ! mettre un blanc à mort ! répliqua Moini Loungga, dont les féroces instincts se réveillèrent à la proposition du Portugais.

— Un agent d'Alvez a été tué par ce blanc, reprit Negoro.

— Oui... mon agent Harris, répondit le traitant, et il faut que sa mort soit vengée !

— Qu'on envoie ce blanc au roi Massongo, dans le Haut-Zaire, chez les Assous ! Ils le couperont en morceaux, et ils le mangeront vivant ! Eux n'ont pas oublié le goût de la chair humaine ! s'écria Moini Loungga.

C'était, en effet, le roi d'une tribu d'anthropophages, ce Massongo, et il n'est que trop vrai que, dans certaines provinces de l'Afrique centrale, le cannibalisme est encore ouvertement pratiqué. Livingstone l'avoue dans ses notes de voyage. Sur les bords du Loualaba, les Mangemans mangent non-seulement les hommes tués dans les guerres, mais ils achètent des esclaves pour les dévorer, disant "que la chair humaine est légèrement salée et n'exige que peu d'assaisonnement !" Ces cannibales, Cameron les a retrouvés chez Moéné Bougga, où l'on ne se repaît des cadavres qu'après les avoir fait macérer pendant plusieurs jours dans une eau courante. Stanley a également rencontré chez les habitants de l'Oukousou ces coutumes d'anthropophagie, évidemment très répandues parmi les tribus du centre.

Mais, si cruel que fût le genre de mort proposé par le roi pour Dick Sand, il ne pouvait convenir à Negoro, qui ne se souciait pas de se déposséder de sa victime.

— C'est ici, dit-il, que le blanc a tué notre camarade Harris.

— C'est ici qu'il doit mourir ! ajouta Alvez.

— Où tu voudras, Alvez, répondit Moini Loungga. Mais goutte d'eau de feu pour goutte de sang !

— Oui, répondit le traitant, de l'eau de feu, et tu verras aujourd'hui qu'elle mérite bien ce nom ! Nous la ferons flamber, cette eau ! José Antonio Alvez offrira un punch au roi Moini Loungga !...

L'ivrogne frappa dans les mains de son ami Alvez. Il ne se tenait pas de joie. Ses femmes, ses courtisans partageaient son délire. Ils n'avaient jamais vu flamber l'eau-de-vie, et, sans doute, ils comptaient la boire toute flamboyante. Puis, avec la soif de l'alcool, la soif du sang, si impérieuse chez ses sauvages, serait satisfaite aussi.

Pauvre Dick Sand ! quel horrible supplice l'attendait ! Quand on pense aux effets terribles et grotesques que l'enivrement produit dans les pays civilisés, on comprend jusqu'où elle peut pousser des êtres barbares.

On croira volontiers que la pensée de torturer un blanc ne pouvait déplaire ni à aucun des indigènes, ni à Antonio-José Alvez, né comme eux, ni à Coimbra, métis de sang noir, ni à Negoro enfin, animé d'une haine farouche contre les gens de sa couleur.

Le soir était venu, un soir sans crépuscule, qui allait faire presque immédiatement succéder le jour à la nuit, heure propice au flambement de l'alcool.

C'était une triomphante idée, vraiment, qu'avait eue Alvez d'offrir un punch à cette Majesté nègre, et de lui faire aimer l'eau-de-vie sous une forme nouvelle. Moini Loungga commençait à trouver que l'eau de feu ne justifiait pas suffisamment son nom. Peut-être, flamboyante et brûlante, chatouillerait-elle plus agréablement les papilles insensibilisées de sa langue !

Le programme de la soirée comprenait donc un punch d'abord, un supplice en suite.

Dick Sand, étroitement enfermé dans son obscur prison, n'en devait sortir que pour aller à la mort. Les autres esclaves, vendus ou non, avaient été réintégrés dans les baraquons. Il ne restait plus sur la tchitoka que les traitants, les

havildars, les soldats prêts à prendre leur part du punch, si le roi et sa cour leur en laissaient.

José Antonio Alvez, conseillé par Negoro, fit bien les choses. On apporta une vaste bassine de cuivre pouvant contenir au moins deux cents pintes, et qui fut placée au milieu de la grande place. Des barils renfermant un alcool de qualité inférieure, mais très rectifié, furent versés dans la bassine. On n'épargna ni la cannelle, ni les piments, ni aucun des ingrédients qui pouvaient encore relever ce punch de sauvages !

Tous avaient fait cercle autour du roi. Moini Loungga s'avança en titubant vers la bassine. On eût dit que cette cuve d'eau-de-vie le fascinait et qu'il allait s'y précipiter.

Alvez le retint généreusement, et lui mit dans la main une mèche allumée.

— Feu ! cria-t-il avec une surnoise grimace de satisfaction.

— Feu ! répondit Moini Loungga, en fouettant le liquide du bout de la mèche.

Quelle flambée et quel effet, lorsque les flammes bleuâtres voltigèrent à la surface de la bassine ! Alvez, sans doute pour rendre cet alcool plus âcre encore, l'avait mélangé de quelques poignées de sel marin. Les faces des assistants revêtirent alors cette lividité spectrale que l'imagination prête aux fantômes. Ces nègres, ivres d'avance, se mirent à crier, à gesticuler et, se prenant par la main, formèrent une immense ronde autour du roi.

Alvez, muni d'une énorme louche de métal, remua le liquide, qui jetait de larges éclats blafards sur ces singes en délire.

Moini Loungga s'avança. Il saisit la louche des mains du traitant, la plongea dans la bassine, puis, la retirant pleine de punch en flammes, il l'approcha de ses lèvres.

Quel cri poussa alors le roi de Kazondé !

Un fait de combustion spontanée venait de se produire. LE ROI AVAIT PRIS FEU COMME UNE BONNE DE PÉTROLE. Ce feu développait peu de chaleur, mais il n'en dévorait pas moins.

A ce spectacle, la danse des indigènes s'était subitement arrêtée.

Un ministre de Moini Loungga se précipita sur son souverain pour l'éteindre ; mais, non moins alcoolisé que son maître, il prit feu à son tour.

A ce compte, la cour de Moini Loungga était en péril de brûler tout entière !

Alvez et Negoro ne savaient comment porter secours à Sa Majesté. Les femmes, épouvantées, avaient pris la fuite. Quand à Coimbra, il détalait rapidement, connaissant bien sa nature inflammable.

Le roi et le ministre, qui étaient tombés sur le sol, se tordaient en proie à d'affreuses souffrances.

Dans les corps si profondément alcoolisés, la combustion ne produit qu'une flamme légère et bleuâtre que l'eau ne saurait éteindre. Même étouffée à l'extérieur, elle continuerait encore à brûler intérieurement. Quand les liqueurs ont pénétré tous les tissus, il n'existe aucun moyen d'arrêter la combustion.

Quelques instants après, Moini Loungga et son fonctionnaire avaient succombé, mais ils brûlaient encore. Bientôt, à la place où ils étaient tombés, on ne trouvait plus que quelques charbons légers, ou un deux morceaux de colonne vertébrale, des doigts, des orteils que le feu ne consume pas dans les cas de combustion spontanée, mais qu'il recouvre d'une suie infecte et pénétrante.

C'était tout ce qu'il restait du roi de Kazondé et de son ministre.

(La suite au prochain numéro.)

La reine Victoria a pour 15 millions de dollars valant de vaiselle d'or dont elle fait usage seulement pour recevoir les membres des familles royales de l'Europe.

Mères ! Mères ! Mères ! !

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade — cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurable. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme les sirops et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulageant l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchite, Rhumes, Catarrhe et maux de Gorge, et les autres maladies auxquels sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons.

Vendu partout à 25 cents la boîte.

CORRESPONDANCE DE ROME

Pendant quelques jours encore, on ne s'occupera, ici, que d'organiser des souscriptions publiques et des représentations extraordinaires, en faveur des malheureuses victimes du tremblement de terre de Casamicciola.

Sans parti pris de méchanceté, mais seulement pour rester dans la vérité, je dois constater que les souscriptions publiques produisent bien peu en Italie. Les belles promesses, les protestations philanthropiques, pleuvent littéralement ; mais quand vient le moment de s'exécuter, c'est autre chose ! Il n'y a pas ici, comme en France, comme en Angleterre et dans d'autres pays, de ces irrésistibles élans de charité ; les Italiens n'ont pas mauvais cœur, mais il y a vraiment trop loin, chez eux, entre le cœur et la bourse !

Le roi lui-même, qui devrait montrer l'exemple, témoigne peu d'empressement à donner. Son père était plus grand seigneur ! Il est vrai aussi qu'il a laissé 26 millions de dettes. S. M. Humbert vient d'envoyer dix mille francs ; mais s'il a un peu forcé la note, c'est pour ne pas être trop au-dessous de Léon XIII qui, bien que sans liste civile, donnera davantage. En effet, presque chaque jour, les journaux enregistrent les aumônes de milliers de francs faites par le Pape, non-seulement aux pauvres de Rome, mais encore à ceux des provinces. Et cependant, la situation du denier de Saint-Pierre n'est pas brillante.

Voici quelques chiffres à propos du désastre de Casamicciola.

Les cadavres retirés jusqu'au 20 mars étaient 119 : 24 hommes, 41 femmes, 30 garçons et 24 jeunes filles. 449 maisons composées de 1,479 chambres se sont écroulées ou sont devenues inhabitables. Ces maisons, généralement assez petites, étaient habitées par 2,200 personnes. On dresse des tentes, on construit des baraques pour donner un abri à tous ces malheureux : le théâtre a été transformé en hôpital. On ne construira pas moins de 200 baraques ; chacune d'elles se composera de trois ou quatre logements.

Vous savez que le cuirassé *Duilio* a coûté 22 millions, et qu'il est destiné, avec ses trois frères, l'*Italia*, le *Lepanto* et le *Dandoto*, à défendre nos côtes ; mais que pourront faire ces monstres marins dans l'Adriatique, où aucun des ports n'est capable de les recevoir. Le *Duilio* seul navigue jusqu'à présent, et on s'accorde à dire que ses qualités nautiques sont satisfaisantes, mais on émet des doutes sur l'efficacité de son artillerie (des canons de 100 tonnes), et surtout sur la solidité du pont, dont la résistance n'avait pas été calculée pour une telle pression. Des expériences de tir ont été faites récemment, et les résultats, si je suis bien informé, sont loin d'être satisfaisants.

En tout cas, l'expérience aura coûté cher : cent vingt millions pour quatre monstres marins d'une utilité discutable et ardemment contestée.

Les Italiens devraient se préoccuper surtout de leur marine marchande, s'ils veulent en empêcher l'entière décadence. En veut-on la preuve ? Il y avait, en 1869, 600 bâtiments de commerce, dont le jaugeage s'élevait à 100,000 tonneaux ; en 1878, le jaugeage total des bâtiments construits sur les chantiers italiens était descendu à 28,000 tonneaux et à 21,000 en 1879.

Personne ne songeant à attaquer l'Italie, mais mieux vaudrait pour elle laisser tous les *Lepanto*, *Dandoto*, *Italia* et *Duilio* tranquilles, et consacrer les millions disponibles au relèvement de la marine de commerce qui se meurt.

Dans une famille canadienne de Rhodéville (Conn.), il y a quatre enfants très bien faits, mais dont les yeux sont roses et les cheveux blancs. Ce sont des types d'Albino.